

Boston en action

Adeline Corrèze and Jean-Pierre Guay

Number 105, Spring 2010

Fragments d'art actif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

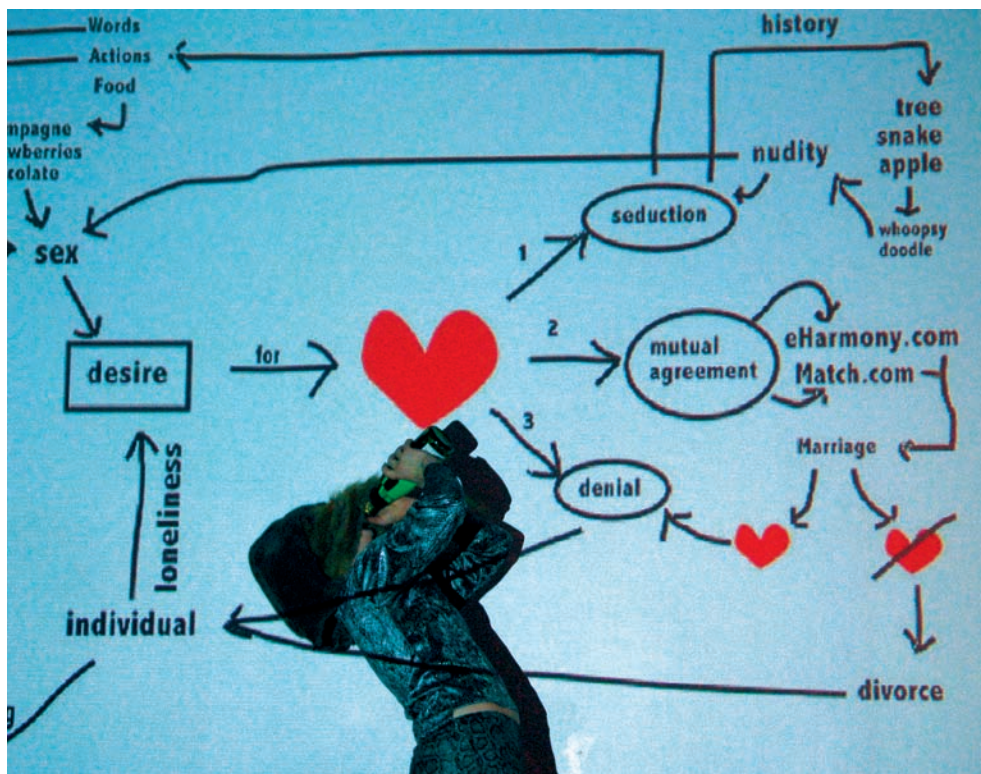
Corrèze, A. & Guay, J.-P. (2010). Boston en action. *Inter*, (105), 42–47.



Boston en action

Pour la troisième année, dans le cadre d'une activité d'échange d'artistes américains et québécois, Le Lieu a reçu au printemps de jeunes performeurs de la School of the Museum of Fine Arts de Boston : huit étudiants de l'artiste québécoise Julie Andrée T, qui y enseigne, furent invités à présenter des performances à Québec pendant deux soirées consécutives ; le mois suivant, ce furent une douzaine d'étudiants en art de l'Université Laval, inscrits au cours de Richard Martel, qui se sont rendus à Boston.





> Siri M. Gossman

Siri M. Gossman

La performance suivante s'annonce solennelle. Siri M. Gossman, du Danemark, affublée d'un complet, de cheveux gominés et d'une moustache touffue, s'adresse au public depuis un pupitre, affectant le plus grand sérieux. Derrière elle sont projetées des diapositives. La première affiche le titre de la performance : *The International Language/La langue internationale*. Gossman nous met immédiatement en garde, articulant laborieusement : « Je tiens à m'excuser pour mon terrible français. S'il vous plaît, n'hésitez pas à crier la prononciation correcte des mots que je *méssacre*. » Instantanément, plusieurs voix s'élèvent : « Mas-sa-cre ! » Sur l'écran, on peut lire : « *Created with the help of Google Translator/Créé à l'aide de Google Translator.* »

De nombreux images défilent ensuite, la plupart d'une absurdité déconcertante et d'un kitsch consommé, sur les thèmes de l'amour et du discours, tandis que Gossman commente, enchaînant des vérités pseudo-philosophiques sur un ton monocorde, interrompue régulièrement par le public qui corrige sa prononciation. La série d'images se conclut sur un grand schéma simpliste dont le centre est un cœur rouge relié par des flèches de causalité aux concepts de désir, de sexe, de séduction, de nudité, de champagne... et de divorce.

Siri disparaît soudain sous le pupitre et ressurgit quelques instants plus tard, grimpée en Ewok, ce personnage hirsute de la trilogie *Star Wars*. Placée face au projecteur, elle devient l'écran sur lequel le gros cœur rouge palpite. Elle déroule une longue guirlande de papier, vient entourer les épaules d'un couple de l'assistance avec un morceau de guirlande qu'elle agrafe, comme pour sceller le duo. Elle demande ensuite à certaines personnes de se déplacer pour aller se blottir contre quelqu'un qu'elle désigne et recommence son manège, rapprochant, entourant, agrafant. Lorsqu'une douzaine de couples et quelques trios sont ainsi réunis, elle distribue à chacun d'entre eux une fraise fraîche, puis des morceaux de chocolat, à manger de la main de son partenaire. Au micro, elle exige le silence, s'accroupit sur le sol et aligne des coupes en plastique. Elle extirpe d'une cachette une bouteille de champagne, en fait sauter le bouchon dans un joyeux brouhaha, se tourne dos au public pour soulever sa fausse barbe et boire quelques généreuses lampées au goulot. Une fois le champagne largement entamé, elle promène la bouteille sur l'écran, suivant les flèches et les schémas, et s'arrête, cambrée dans une pose suggestive, sur le mot *sex*. Elle se retourne vers la salle, remplit les coupes avec ce qu'il reste de champagne et invite l'assistance à venir se servir. Une fois la dernière coupe envolée, elle se place de nouveau devant l'écran, de façon à ce que le cœur rouge soit parfaitement projeté sur son visage, et salue le public.

Julie Andrée T, « Professor T », comme la surnomment ses étudiants, ouvre cette première soirée en expliquant qu'à Boston, un programme universitaire complet est consacré à l'art de la performance. Elle déplore du même souffle qu'à Québec, un seul et unique cours sur le sujet soit offert, une fois l'an.

Meredith Hillbrand

Sur ces entrefaites, Meredith Hillbrand, originaire de San Francisco, fait irruption. Quatre grands sacs d'épicerie en papier brun, visiblement remplis de divers objets plus ou moins volumineux, sont alignés sur le plancher, le long de la salle. La jeune artiste annonce le titre de sa performance, *Memorandum of Understand*, puis s'accroupit pour écrire au feutre rouge les initiales de l'expression – M.O.U. – sur une feuille qu'elle punaise au mur. Elle extirpe du dernier des sacs une paire de ciseaux et une agrafeuse. Secouant légèrement le sac dont émanent quelques cliquetis, elle interroge l'assistance : « *What does it worth? How much does it cost?* » Sans attendre la réponse, elle s'empare des ciseaux, découpe le sac dans le sens de la hauteur et agrafe les deux parties, inscrivant sur l'une « US » et sur l'autre « CAN », puis répète les mêmes questions. Dans le public, quelques chiffres ne dépassant pas le dollar sont timidement lancés, et Hillbrand remet le lot au meilleur prix proposé, faisant l'appoint de monnaie au besoin. Elle procède ainsi pour chacun des sacs, les offres grimant lorsque les contenus semblent plus lourds, et révèle à l'occasion la canette de bière que l'un d'eux renferme, la décapsule, puis la replace dans le sac avant de relancer les enchères, qui fument alors avec enthousiasme. Les sacs contiennent des denrées alimentaires ou des boissons, du lait. Le dernier sac sera remis à l'encanteur avec une petite bougie allumée.

Première soirée

Ces quatre performances de la soirée du 20 mars ont été autant d'approches variées, tant dans la forme que dans le propos, abordant les questions de l'économie de marché, de la systématisation des émotions, du quotidien chaotique de l'homme contemporain et de la spectacularisation de l'art, nous offrant une fenêtre ouverte sur l'art action émergeant aux États-Unis.

PAR ADELINÉ CORRÈZE



> Meredith Hillbrand

Matthew Gaertner

Lorsque Matthew Gaertner entre dans la salle, fébrile mais souriant, l'atmosphère du Lieu a sensiblement changé. La pénombre règne, percée par le spectre d'une petite lampe de table posée à même le sol et par quelques spots placés derrière des ventilateurs en marche. Gaertner se saisit de deux débouchoirs à ventouse, crache dedans et les installe solidement à la hauteur de sa tête à l'intérieur des vitrines du Lieu. Il noue autour du bâton de chacun un morceau d'une vieille couverture trouée, s'installe entre la couverture et la vitre, puis se débarrasse de ses pantalons. Des quatre orifices de la couverture, situés au niveau de la bouche, des mains et de la région pelvienne, surgissent trois carottes et un organe. Il expulse violemment la carotte qui fait office de langue, se drape la tête dans la couverture et s'affuble d'une longue draperie noire comme d'une cape, prenant une attitude exagérément noble et fière, qu'il ne conservera pas longtemps. Gaertner lève les bras au ciel, les secoue comme des branches d'arbres malmenées par une tempête, le corps parcouru de spasmes. Assis sur le sol, entièrement recouvert par sa cape, il lance hors de sa cachette plusieurs accessoires divers, puis s'en extirpe en chandelle, dévoilant un accoutrement saugrenu : il porte des chaussures aux mains et a placé son chandail par-dessus sa tête, donnant l'illusion d'avoir des jambes à chaque extrémité du tronc, l'effet étant décuplé lorsqu'il enchaîne diverses acrobaties.

Quand il se défait du chandail qui recouvre son visage, son expression n'est plus la même. Il est rouge, souffle péniblement, semble préoccupé, voire anxieux. Il change de vêtements, s'habillant des nippes qui recouvrent le sol, croque dans une carotte, qu'il va recracher dans un sac en plastique. Il se saisit d'une longue planche de huit ou neuf pieds, très étroite, et la pose, en position verticale, contre l'angle d'un mur, calant sa base dans une chaussure. Il entreprend l'ascension de la planche, dos au mur, et après plusieurs tentatives manquées, parvient à se hisser tout en haut. Dans cette position précaire, il semble pétrifié de peur et s'accroche avec toute l'énergie du désespoir à son mât, jusqu'à ce que ses muscles lâchent prise. Penaud, il va recouvrir les lampes et les ventilateurs avec des vêtements, plongeant la salle dans une semi-obscurité glauque. Pieds nus, il s'affaire à nouer des carottes autour de ses orteils à l'aide d'une corde et enfile sur l'autre pied une demi-douzaine de chaussettes avec une telle violence qu'il les déchire toutes, puis se dévêtit totalement. Gaertner erre, nu, désorienté et découragé, d'un accessoire à l'autre en posant des actions toutes plus absurdes et vouées à l'échec les unes que les autres, excédé par la grappe de carottes qui gêne chacun de ses mouvements et dont il tente de se débarrasser en secouant la jambe. Après avoir remercié le public, il demandera un couteau pour s'en défaire.

Diego Guzman

Diego Guzman, de Miami, lui succède. Au milieu de la pièce, sur une grande feuille de papier blanc, un cube en bois est surmonté d'un podium sur lequel est collée une vieille paire de chaussures à lacets. Un peu plus loin se découvrent une bassine jaune en métal émaillé et, appuyé contre le mur, un grand cadre en bois brut. Le décor est planté.

Guzman entre dans la salle. Il arbore une casquette, des lunettes d'aviateur, un grand chandail de Minnie, des bretelles aux couleurs du drapeau américain. Il porte avec peine deux grands seaux blancs remplis de peinture rouge et bleue. Il les pose et se hisse sur le cube puis, extrayant d'un large trou au plafond des câbles qu'il fixe sous le podium, il s'affaire à mettre les chaussures, toujours fixées à leur support.

Il se débarrasse de sa casquette, de ses lunettes, libère ses longs cheveux et prend la parole, dans un mélange d'anglais, d'espagnol et de français, invitant deux personnes du public à mettre des masques en papier et des gants blancs pour l'assister. Il s'assoit, pousse le cube blanc, immédiatement retiré de l'espace par les assistants, et pivote, tête dans le vide, à quelques centimètres du sol, pieds vers le plafond. Il demande ensuite aux assistants de lui amener successivement la bassine d'eau, dans laquelle il trempe ses cheveux, puis les seaux de peinture rouge et bleue. Il y plonge ses mèches et, se débattant, peint de longues traces sur la feuille de papier. Il pousse brusquement un cri et tombe lourdement au sol, tête première, ses pieds ayant quitté les souliers. Après quelques secondes d'un silence inquiétant, il se relève tout sourire et reprend la manœuvre du début pour se réinstaller. Cette fois-ci, ce sont les assistants qui s'assureront de nouer solidement les lacets. L'exercice de peinture reprend. Lorsqu'il est satisfait de sa toile, il se défait des chaussures, revient à une verticale plus conventionnelle et se coiffe d'un masque de cochon. Il fixe enfin la toile sur le cadre et l'installe au mur, recevant les applaudissements en prenant des poses athlétiques. ■

Adeline Corrèze se consacre à l'édition littéraire et au journalisme culturel. Diplômée en philosophie, elle est particulièrement intéressée aux ponts qui lient la littérature et les arts visuels. Elle a dirigé la revue littéraire *L'écrit primal* et la section culturelle d'un hebdomadaire ; elle a fondé et codirige aujourd'hui les collections Hamac et Hamac-Carnets aux éditions du Septentrion. Elle a également œuvré comme journaliste pour des sites Internet et diverses revues culturelles.



> Diego Guzman



Deuxième soirée

Les quatre propositions aborderont l'idée de rencontre, dont deux traiteront surtout de puissance déçue.

> Ian Colon avec Nick Buffon

PAR JEAN-PIERRE GUAY



> Travis McCoy Fuller

Travis McCoy Fuller

Seule femme de ce groupe, Travis McCoy Fuller ouvre la soirée. Au centre de la salle, elle dispose, dans un grand cercle autour d'elle, toute une série d'objets hétéroclites de petites dimensions comprenant notamment des jumelles, un petit plat de cuisine, un plumeau, une pièce de monnaie, un fruit et un support à bouteille de vélo. Par la suite, elle invite ceux et celles qui le désirent à choisir un objet. Elle annonce alors qu'elle va inviter chacun, à tour de rôle, à venir au centre pour tenir avec elle l'objet choisi. Elle ajoute aussi qu'elle tiendra avec eux une conversation sans paroles.

Cette mise en scène installée, chacun se pointe tour à tour au centre du cercle pour y tenir objet et conversation muette, en tête à tête littéral, car c'est avec la tête, le front, le menton ou le nez que l'objet sera maintenu, selon sa configuration ou son volume. Les rencontres varient en intensité, en

durée, en exécution, tout dépendant de la facilité de tenue des objets en suspension entre les deux têtes. La grande diversité des objets donnera aussi lieu à une vaste gamme d'expériences : moments brefs, rapprochements quasi lascifs, loufoquerie des contorsions pour maintenir un objet réfractaire, etc., le tout soumis au hasard de la sélection de départ et à la difficulté de donner suite à la rencontre proposée.

Ian Colon

Le hasard fait aussi partie du chapeau melon qu'arbore Ian Colon. Il y dépose des bouts de papier qu'il distribue au public, autre rencontre, et qui attribuent un numéro à chacun. De concert avec la commissaire de l'événement, Julie-Andrée T., il procède par la suite à un tirage où six personnes sont sélectionnées. Ces dernières viennent le rejoindre au centre où a lieu un second tirage visant à déterminer leur rang, de un à six. Ce nouveau rangement détermine la position

de chacune dans une pyramide qu'elles auront à former, où le numéro un sera la pointe et où les numéros quatre, cinq et six constitueront la base. Colon annonce que la pyramide devra tenir 100 secondes. Les élus s'exécutent et réussissent tant bien que mal à parvenir jusqu'à la 100^e seconde scandée par la foule. Compte tenu de cet assemblage aléatoire et disparate, l'exécution de cette pyramide n'a rien à voir avec la discipline des jeux de l'Olympe qui symbolisait l'harmonie, l'équilibre, le contrôle, etc., des Grecs anciens.

Poursuivant dans cette veine olympienne, Colon invite un collègue, Nick Buffon, à revêtir avec lui un curieux costume d'épéiste garni exagérément de bourrage. S'ensuit un duel où les épées font place à des feux de Bengale qui jurent avec la pauvreté technique du face à face. Manifestement, Buffon a déjà joué du fleuret, mais Colon... On assiste à un duel loufoque et lourdaud où le flamboyant est malheureusement éphémère,

car étouffé par ces bedaines boursoufflées où va s'étouffer la pseudo-épée. Adieu la grâce de ce sport noble !

Mais Colon en remet. Il amène un écran télé destiné au public et crée un petit monticule de sable à proximité. Il se dénude sous les applaudissements du public qui lui sont imposés par un message à l'écran : « Applause ». Il enduit aussi son corps d'huile d'olive au grand ravissement du public qui en redemande, toujours par la consigne imposée à l'écran. Il en sera de même tout au long du reste de sa performance. Avec son corps d'éphèbe luisant, il empruntera la pose du discobole avec, à la main, un vieux 33 tours cassé. Il tiendra la pose avec moult difficulté et de souffrance, toujours sous les applaudissements imposés par la télévision. Le sport en direct. Et l'effondrement inévitable après d'interminables minutes à tenir sur ce petit tas de sable dans lequel il semble davantage s'enfoncer. La puissance déchue du sport.



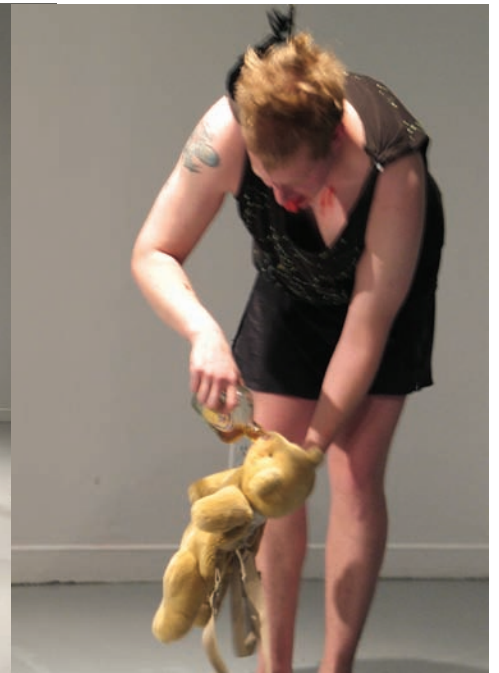
> Ian Colon

Christ Zacher

La puissance est aussi le lot de Christ Zacher, le plus grand du groupe. Filiforme, avec barbe et lunettes, il n'est pas déjà arrivé, tout excité avec son bagage, que sitôt il est reparti vers la sortie pour en revenir avec tout autant d'énergie. Il traîne avec lui un matelas en mousse qu'il tente manifestement d'installer au meilleur endroit du Lieu. Il parcourt l'espace avec fracas, sans chaussures. Ses pas résonnent dans un va-et-vient frénétique. Il marche vite. Il est préoccupé. Il veut que tout soit parfait. À son goût, ou au nôtre ? Il déplace et replace son matelas d'un bout à l'autre de la salle. Il fouille dans son sac à dos où il ne trouve pas ce qu'il cherche. Il sort à nouveau de la pièce et revient avec un bâton de hockey sans palette. Il y applique du ruban noir et retourne vers son matelas dont il enlève l'âlèse en coton. Il retourne vers son sac à dos dont il retire, frustré, des bouts de papier. Retour au coin où est le matelas. Il revêt gauchement l'âlèse blanche, s'en extirpe encore plus gauchement. Il y perce des trous, l'enfile à nouveau et appose des verres fumés là où sont les orifices, pour nous faire peur. Sans succès. Il s'installe alors, tout fier, sur le matelas et ingurgite d'une seule venue les six bières de l'emballage qu'il tient à la main. Toujours sans succès à son goût, il se débar-



> Christ Zacher



> Nick Buffon

rasse de son affublement et se dirige vers l'autre coin de la pièce. Il sort alors de son sac à dos un chandail de hockey : celui des Bruins de Boston, une puissance de la LNH, mais d'une taille pour enfants. Il l'enfile quand même, avec beaucoup de maladresse. Il se dénude alors, gauchement et avec pudeur, n'arborant finalement que ce minuscule chandail lui couvrant à peine et étroitement le haut du corps. À la fois fier et gêné de dévoiler son origine au Québec, il amorce alors, avec candeur et chaleur, une rencontre-réconciliation avec chacun des participants à l'événement qu'il serre dans ses bras. Il fait le tour de la salle dans cette semi-nudité, puis s'excuse, ramasse ses affaires et quitte la place. Il est passé comme un coup de vent annonciateur d'une mauvaise rencontre des Canadiens !

Nick Buffon

Arrive Nick Buffon. Pieds nus, short et t-shirt noirs, blond et costaud, il porte sur son dos un sac à dos en forme de nounours en peluche. Il installe un rideau noir à la fenêtre et déballe quelques accessoires dont un chat-potiche en plâtre, un curieux bâton, une corne d'abondance et une couronne de laurier. Il rencontre aussi l'assistance en lui présentant, dans un tour de piste, le titre de sa performance : *La mort d'Arthur*.

Présentation faite, il emprunte une gestuelle théâtrale inspirée, voire maniérée, alors qu'il manipule avec style une plume d'aigle noire jusqu'à la fixer dans sa coiffure, tel un guerrier. Adoptant par la suite une pose athlétique, à la frontière entre le discobole et le lanceur de javelot, il se tortille, se démène puis, respirant fortement, explose en libérant une série de cris terrifiants, époustouffants et d'une rare intensité, faisant résonner Le Lieu : un crescendo de « woop » qui semble provenir du fond de ses entrailles jusqu'à la conclusion en exultation d'un « waouh » languissant d'animal hurlant.

Après quelques pas dans la place, il reprend sa pose annonciatrice d'une nouvelle série des mêmes cris qu'il exécute avec autant d'envergure que la précédente et avec le même effet déroutant. Se tournant par la suite vers la fenêtre qui donne sur la rue, le corps droit, il y dirige violemment ses deux bras en agitant vivement ses mains, tout en expulsant un autre cri, celui d'un souffle amplifié de serpent venimeux qui veut lancer un mauvais sort au peuple de la rue : un « tchiss » ahurissant, à donner des frissons de peur.

Apaisé, il boit dans la corne d'abondance, prend la plume d'oiseau dans sa main et regarde vers le ciel avec fierté. Il saisit ensuite le curieux bâton, une sorte de fléau contemporain sans boulet, et s'engage à nouveau dans une séquence de mugissements de satisfaction et de crissements de serpent dévastateurs. Petite accalmie où il caresse des yeux ravis la plume d'aigle et la couronne de laurier. Puis, arborant la couronne de laurier, il adopte maladroitement des poses de célébrité. Reprenant le fléau, il se retourne vers la fenêtre où il répète son rituel guerrier de « tchiss » et de « woop-waouh ».

Retour au calme, il décroche le nounours qu'il porte sur son dos. Il en sort une mini-bouteille de whiskey et en sert gauchement à son nounours. Puis, maladroitement contrit et intimidé, il remercie l'assemblée. Le tyran-enfant a terminé sa guerre-jeu. Il peut aller se coucher. En paix ! ■

Photos : Christian Messier

Jean-Pierre Guay est autodidacte, amateur d'art actuel et animateur de *L'aérospatial*, une émission sur les ondes de CKRL qui, depuis cinq ans, est dédiée exclusivement aux arts visuels et multidisciplinaires à Québec.